

Pas dou iadzo

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **51 (1913)**

Heft 9

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-209392>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Je suis heureux de voir que vous ne nous refusez pas l'appui de votre expérience, de votre patriotisme.

— Bardou, bardou, che n'ai encore rien bromis... Auriez-vous la ponté de me basser cette baïre de ciseaux, à fotre droite... Merci... che ne beux rien bromettre sans safoir à quoi che m'encache.

— Vous ne vous engagez, mon cher voisin, à rien au monde, sauf à vous laisser porter sur la liste des intérêts du petit commerce et de la petite industrie.

— T'accord, mais ine fois élu — si che suis élu, ça c'est une autre chose — ine fois élu, che ne vois pas comment Hans Schnabel, relieur de luxe et relieur ordinaire, bourra être blus utile à la batrie que mossiè Martin et tous les autres gommerçants et indistriels ?

— Mon cher voisin, vous êtes un modeste ; c'est des citoyens de votre trempe qu'il nous faut, des hommes à l'esprit droit, qui voient juste et ne se laissent pas entortiller par les finasseries de la politique.

— Oh ! bour m'endordiller tans les filasseries, gomme fous disez, il n'y a bas grand dancher ; quoique che suis natiralisé faudois depuis vingt ans, je l'ai encore trop ma tête garrée de Strengebach, ganton Aargau !

— Précisément.

— Che me témante bourtant si mon blace elle est pien au Grand Gonseil. Che le sais, je l'ai perdu bresque toute l'accent allemand, mais che le suis moins familiarisé afec les affaires bupliques du ganton de Faud qu'avec son pon belit vin blanc.

— Raison de plus pour apprendre à connaître mieux ces affaires publiques ! Voyons, mon cher monsieur Schnabel, puisque vous avez la confiance de nos hommes politiques.

— La gonfiance, c'est une très crande chose, ui. Mais che dois vous dire une autre chose, mossiè Martin : la bolitique de vos hommes bolitiques, elle n'est beutêtre bas la bolitique de Hans Schnabel ; moi, che l'ai ma betite bolitique à moi.

— Et peut-on savoir, sans indiscretion, quelle en est la caractéristique ?

— Gomment disez-vous ? la garac...

— La caractéristique.

— Ui, ui, la garagtristique... Che gomprens pas très bien ; ma bolitique elle n'est pas si fort garagtristique ; je ne l'ai bas le temps de gourir les assemblées, je forme mon betite chuchement en lisant les chournaux de toutes les partis et che fote un chour *ui*, un chour *non*, une fois bour celui-ci, une autre fois bour celui-là, d'abrès ce que che le gonnaï de leurs actes...

— C'est très bien et je vois que vous êtes notre homme, que vous ferez honneur à la liste que voici, où votre nom figure en bonne place.

— Mossiè Martin !

— Monsieur Schnabel ?

— Mossiè Martin, fous afez imprimé mon nom sur fotre liste ?

— Vous le voyez.

— Mossiè Martin, bourquoi alorss afez-vous l'air de me témander la bermission de tisperer de mon nom ?

— Par politesse, mon cher voisin.

— Mossiè Martin, che ne gomprens bas cette bolitisse.

— Vous n'allez pourtant pas vous fâcher, cher monsieur Schnabel ?

— Himmelkreuzdonnerwetter ! le cher mossiè Schnabel, il ne se fâche bas bour une semblable chose ; mais il vous témante de rayer son nom de fotre liste.

— Mais, cher voisin, comprenez donc que c'est un peu tard ; votre candidature est maintenant officielle.

— Mossiè Martin : « La gantitadure Schnabel est officielle une mauvaise blaisanterie. Signature : Schnabel », foilà ce que ch'égrirai cette

soir à toutes les chournaux. Et maintenant, bermettez-moi de mettre de l'or sur ces tranches.

Le bon relieur fit comme il l'avait dit, et, sûr cette fois d'être laissé en paix, il s'accorda, « officielle, une demi-bouteille de 1911 ».

V. F.

Le comble de l'économie. — Entre maris :

— Mon cher, tu n'as aucune idée de mon bonheur en ménage. Ma femme est un modèle d'économie.

— Et la mienne, donc ! Un exemple. Je lui avais promis un cachemire au cas qu'elle me donnât un fils.

— Eh bien, mon cher, pour ne pas me pousser à la dépense, elle a accouché d'une fille. C'est comme ça !

Borgne et bossu. — Les infirmes ne sont pas les moins facétieux des humains. C'est leur consolation.

Un borgne rencontrant de fort grand matin un bossu, lui fait plaisamment :

— Hé, l'ami, tu as chargé de bon matin !

— C'est pas si bon matin que ça. Tu le crois parce que tu n'as encore qu'une fenêtre ouverte.

PAS DOU IADZO

Lo père Remollie demorâve pè lo Valâ. L'avâi duve mâison : onna galèza carrâie et onna croûie grandze que l'êtâi pas bin llien, mâ pas appondya tot parâi. L'è z'avâi fête assurâ tote lè duve à iena de cliiau compagni qu'on lau dit lè z'assurances, et l'ein ètâi bin conteint. Pâo-t-on jamé savâi ! se dâi iadzo l'affère vegnâi à bourlâ ! Et cein n'a pas manquâ, sa grandze l'a prêi fu et que lo père Remollie ein a ètâ pardieu bin conteint, cà la voliève tot parâi deguelhî po la refère on'bocon pe levé iô pouâve lâi ajustâ onna grandze à pont.

La Compagni dâi z'assurances l'è vegnâie po taxâ et l'arâi faliu vère clii père Remollie. « Sa grandze vali îi por li onna fortena, l'êtâi pllieinna de messon et quasu nôova ; faillâi lâi bailli à la plliece de l'erdzeint et pu pas pou. » Tant que n'ant pas pu s'arreindzi et que, po fini, la Compagni l'a décidâ de refère la grandze quemet l'êtâi devant.

L'è lo père Remollie que l'a ètâ attrapâ. Li que la voliève justameint deguenautsi. Ein a z'u à teimpêta et à sacrameintâ apri cliiau serpeint d'assureince dau diâbllio. Mâ, l'a tot parâi faliu sè conteintâ.

Quaque dzo aprî, vaité qu'on monsu que l'avâi dza ètâ pè tote lè mâison dau velâdzo po coudhî lè fère assurâ su la vya passe vè lo père Remollie et sè met à lâi fère onna rêsse de la mêtance.

Lo père Remollie lo laisse débliottâ sein rein dere, mâ quand lo minna-mor l'a z'u fini, ie lâi fâ :

— Mè ! m'assurâ à 'na Compagni, vo pouâide vo gratlâ avoué voutrè z'assureince.

— Eh bin, que lâi fâ lo mouet, se vo ne voliâi pas vo z'assurâ vo mîmo, vo devetra o mète assurâ voutra fenna.

— Ah ! crediè na ! lâi repond lo père Remollie, po mè fère quemet po la grandze. Se ma fenna vegnâi à mourî, na pas mè bailli de l'erdzeint vo m'ein baillera ôncora on' autra à la plliece !

MARC A LOUIS.

Un homme soigneux. — Hé ! là-bas ! Voulez-vous descendre de ce poteau, et un peu lesté ! Je vous y prends à décrocher les fils télégraphiques.

— Mais, m'sieu le gendarme, puisqu'ils servent plus à rien, à présent.

— Comment, y ne servent plus à rien ?

— Mais non, puisqu'on a la télégraphie sans fil.

LE CORMORAN

Croquis.

Les naturalistes se sont tous trompés au sujet du cormoran.

Le petit croquis suivant n'a d'autre but que de remettre les choses au point.

Le cormoran, donc, est un bipède généralement vertébré ; peu casanier, il préfère aux douceurs du home, le soleil et le grand air ; son existence se passe à flâner sur les plages et à attendre : le cormoran est un philosophe.

Par instants, comme les hirondelles s'assemblent pour émigrer, les cormorans se groupent pour palabrer à perte de vue. Ils parlent politique ou syndicals. Survient un explorateur ou un simple voyageur, le cormoran s'empresse de le décharger de ses bagages, car il est complaisant et tarifié. Puis, le voyageur rendu à destination, il se hâte, modeste et discret, de le quitter et revient auprès de ses congénères ; alors, sans perdre un instant, il reparle politique et syndicals. Un second voyageur survient...

Au fait, vous ne savez peut-être pas que nous appelons cormorans à Lausanne les portefaix dits autorisés ? Je m'empresse de vous le dire... pour vous l'apprendre. C'est encore le meilleur moyen connu.

C. A.

DU CALME !

Ah ! qu'ils doivent être heureux, les gens calmes ! S'il est vrai que le bonheur soit peu ou prou de ce monde, les calmes en sont assurément les détenteurs. Le bonheur est inséparable du calme ; celui-ci en est un des éléments essentiels.

On dit que le bonheur est chose tout à fait relative, qu'il n'est pas le même pour tous, qu'un le trouve ici, l'autre, là. Oui et non. En tout cas, si quelqu'un prétend trouver le bonheur dans l'agitation incessante, dans la fièvre qui caractérisent la vie actuelle, il n'y connaît rien. Ce sont choses absolument incompatibles. Le propre du bonheur, c'est la sérénité, c'est aussi, mais dans une mesure plus restreinte, la contemplation. Les peuples vraiment heureux ne sont pas les plus voués à l'aiguillon de l'activité incessante, au démon des affaires. Ils peuvent jouir d'une copieuse aisance, de la richesse, même ; ils ne sont pas heureux. Le bonheur ne se paie pas d'écus sonnans, mais de satisfaction. Or l'argent ne la procure guère. Plus on a d'argent, plus on en veut avoir ; c'est la préoccupation constante, angoissante, tyrannique, du bon coup à faire pour arrondir encore son magot. On lui sacrifie tout, même et surtout son... bonheur.

L'homme qui prend le chemin de la richesse ou celui des honneurs, croyant atteindre plus tôt et plus sûrement le bonheur, se fourvoie. Il risque fort de ne jamais arriver à bon port.

Qu'ils doivent être heureux, les gens que la pleine possession d'eux-mêmes défend des vaines colères, dans lesquelles il est bien rare qu'on ne commette ou qu'on ne dise quelque sottise, quelque injustice irréparables. Et quelle supériorité ils ont en toutes choses sur les impatientes, les emballés, les agités, les fiévreux. Ils sont comme un roc inébranlable, contre lequel vient se briser, vaincu, toute la sottise excitation des premiers. Ils sourient, placides, quand leur interlocuteur se fâche et bondit. Enervé par ce calme imperturbable, la fureur de ce dernier redouble ; elle atteint son paroxysme. Il croit être effrayant ; il n'est que grotesque. Il croit discuter : il déraisonne. Il croit stigmatiser son contradictoire : il le rafemrit et l'élève. Il croit avoir un geste sublime et victorieux en s'en allant avec brusquerie et en frappant la porte : ce n'est qu'une piteuse défaite. Il